

chapitre 23 : Une année Capitale.

Après cette brillante épopée, replié au Monestier, chez ma mère et Gaëlle, les jours suivants furent nettement moins glorieux. J'employais tout mon temps à ma préparation médicale, et j'en donnai à tous ceux que je connaissais. J'en expédiai même au loin, à Gladys, à Théo et ses parents, à mon pote Arthur de Virataures, que le frangin connaissait bien, à... Toute mon énergie fut consacrée à cette préparation qui devenait quasiment industrielle.

Et le nuage passa. Comme l'Ange de la Mort dans la dernière nuit d'Egypte, nous fûmes épargnés à la manière des enfants d'Israël à Pâque. Beaucoup d'autres le furent avec nous, car tous les adeptes de la planète, de n'importe quel degré, d'ailleurs, travaillèrent énormément dans ce sens. Ce fut même la première fois dans l'histoire de l'Alchimie, je crois, que l'entraide avait pris une telle dimension. Le Maître nous en félicita, lui qui donna partout de sa Personne en ces jours là. Il est vrai que, contrairement à Tchernobyl, exploitation habile par les galles "souffleurs-alchimistes" (et souffler n'est pas jouer !) de la connerie d'un jeune hermétiste tchèque présent en Russie à ce moment là, et qui nous prit de court, ils étaient, nos sages, un peu, beaucoup même, responsables de la violence de la contre-attaque actuelle ! Il est vrai, aussi, qu'on avait trop attendu pour se dresser contre tous les déments orgueilleux de la terre. La patience et la miséricorde du Seigneur est proverbiale. "Attendez encore !", disait-il à "Super-Mike" impatient, et à ses troupes (mais ce n'était pas faiblesse de Sa part) : "Peut-être vont-ils revenir de leur méchanceté ?". Et Il nous rappelait ainsi, à tous, une des grandes règles fondamentales du Jeu.

Cependant, après toutes les mémorables tannées qu'ils prirent un peu partout de par le monde, les cybéliens continuaient à poursuivre leurs sombres buts. Seulement, leur arrogance avait, du coup, complètement disparu, et la grande guerre, invisible, finit par se diluer partout, çà et là, en diverses escarmouches. Beaucoup de braves gens, du haut jusqu'en bas de l'échelle sociale, qui avaient été, et depuis un bon moment, trompés, séduits, ou flattés par leurs artifices, revinrent peu à peu à eux mêmes, c'est à dire des humains faits de chair, d'intelligence et de

sentiments, et non des robots prétentieux et calculateurs. L'humble sens des réalités finit par avoir le dessus sur les grandes idées, "géniales" selon certains, dont le grand inconvénient, outre l'inapplicabilité, sauf par la force et le sang, est de ne percevoir le monde qu'à travers le verre d'une vision aussi impitoyable que le monde des insectes. Si la vivacité de certaines théories, généreuses qu'en apparence, a la beauté de l'éclat du diamant, il ne faut pas oublier que cette gemme est plus dure que l'acier. (Au sujet de la "République" de Platon, dont le titre grec, "Politeia", est caché soigneusement par les cybéliens parce qu'il veut dire, en fait : théorie de l'état policier. Ne nous cachons pas derrière les mots. Ce que peu de gens ignorent, Platon est le théoricien du nazisme et du totalitarisme révolutionnaire.)

C'est pourquoi il y avait toujours les ânes irréductibles et les faibles, éternellement entre deux chaises. En définitive, je le constatai, les jeux "drôles" et idiots recommençèrent, sinon recontinuèrent dans leur lancée, sans se décourager, du tout. Cependant, les plus grandes batailles du moment avaient été livrées. Jusqu'à la prochaine fois, car cette histoire a toujours eu un éternel recommencement, du moins jusqu'à aujourd'hui !

Pourtant, que j'étais donc loin de ces perspectives sublimes et faussement ludiques, visions de westerns, de "space-opéras", de sagas texanes et autres épopées style "Maha-Baratin". Tout ça est finalement rasoir, sauf quand on a bien vieilli sur ses blessures incurables, et qu'on radote, (déjà !), un peu gentiment au coin du feu, autour de bons vieux souvenirs de guerre, devant la jeunesse, pressée d'en découdre à son tour.

Ce n'était pas mon cas. D'autre part, malgré quelques visites à la capitale, aucun pote ne se manifesta. J'étais, encore une fois, repris par le ballet de mes éternels problèmes matériels. Et cela ne s'arrangeait pas ! Je devais retrouver un boulot. Mais, après déjà un an sans activité, on vous considère presque, dans ces cas là, comme un tire-au-flanc inutile qui doit sérieusement reprendre l'entraînement, pendant trois mois au moins, avant d'oser avoir l'outrecuidance de se proposer à un emploi. Or, comme, toujours, il y a devant vous, en lice, nombre de "sportifs" plus jeunes, sensés, par conséquent, être plus efficace, parce que juste entrés au chômage. On les prendra toujours avant vous. C'était une stratégie

aussi sotté que celle de l'autruche, mais pas grand monde ne s'en aperçevait vraiment à l'époque. (Pas plus d'ailleurs que celle de l'égrégoire du monde du travail, fonctionnant alors exactement comme un vampirat assoiffé de sang jeune). Et comme je ne voulais pas, à propos de ce volatile, que les belles ramiges de mon auguste derrière servent à décorer un chapeau de notable, comme les plumets de l'animal au long cou, qui n'a vraiment que ça de beau sur lui, je finis par me dire que seul un nouveau stage pouvait me tirer de cette situation.

Eh oui ! Je sais ! On efface tout et on recommence... Eh bien non ! J'étais mieux bardé qu'avant. Et, tout en cherchant dans ma branche, l'informatique, je commençais à me méfier (que personne ne rie, surtout !) de toutes ces manoeuvres sournoises, tandis que, petit à petit, sur un autre registre, je cohobais sur le bateau de la voie humide, le résultat de mon travail engendré dans les autres voies. Mais c'était encore pour moi la galère !

C'est ainsi que, et au même moment, je trouvai deux tuyaux, le mois d'août passé. D'une part, un stage dans une chambre de commerce d'une grande ville pas loin du Monestier (alléchant), d'autre part, un autre à Paris (plus modeste !).

Eh bien, vous ne me croirez pas, mais les deux commençaient au début de l'année suivante, et je reçus, fin septembre, deux lettres d'acceptation d'entrée, en même temps !

Je trouvais que les égrégores du monde du travail français manquaient nettement d'imagination... Cependant, les leçons des adeptes de Montpellier, en ce qui concerne la graphologie et la présentation des sigles, me servirent tout à fait en cette circonstance. Or, comme je me méfiais, à cette époque, de tout ce qui pouvait venir d'une Chambre de Commerce (et, dans ce cas là, je le sus plus tard, j'avais encore raison), la science des adeptes me permit de ne pas passer en toute conscience à côté d'une occasion intéressante. Je vis, à l'ensemble de la lettre qui me fut envoyée, les signes ne peuvent ni tromper ni dissimuler, que le groupe de gens derrière le stage parisien étaient clairs. Ils se battaient, eux aussi, contre les "autres", les galles de tout poil, derrière leur couverture d'un Institut de Formation, malheureusement un peu trop souvent à mon goût, avec le même genre d'armes que les cybéliens. Mais c'est tout ce que je pouvais leur reprocher. Le fait même, que j'étais officier de

réserve, ne pouvait certes pas leur déplaire. En plus, vu le nombre d'anciens officiers et sous-officiers d'active ou à la retraite (et c'est très jeune dans ce cas là), qu'il y avait parmi les enseignants et les cadres administratifs, je me sentais, je l'avoue, un peu mieux rassuré. Et Pradal ne m'avait-il pas dit que "ils" (ses adversaires) me contacteraient d'une manière ou d'une autre ? J'acceptai donc, et me fis inscrire, pour faire un banal stage. C'est tout ce que je demandais, et en attendais ! Cependant, étant parmi les premiers choisis, je dus patienter jusqu'à la fin de l'année et le début de la suivante, pour recommencer, à nouveau, à prendre mon sac d'étudiant, ce qui ne me dérangeait pas le moins du monde.

Ne me dérangeait pas non plus le fait de finir l'année en famille, au Monestier. D'ailleurs, cela me permit de progresser nettement dans la préparation en voie humide, de me confectionner quelques bons matériels de verre, et de recueillir l'idoine matière première, et les sels-minerais permettant la préparation du Sel (avec une majuscule). Au moment voulu, avec le "truc" traditionnel, la pierre ainsi obtenue devrait facilement se confondre avec celle qui me venait des deux autres voies.

Et l'automne passait, paisible. Sportif aussi, car je continuais mon entraînement de footing. Et de natation, en sus. Sportif oui, mais savant, au milieu de mes souvenirs et de mes bouquins. Arriva finalement le premier novembre, jour de la Toussaint. Je décidai alors, car la journée était belle, de faire un tour à Paris pour la circonstance.

Arrivé à la place Saint Michel, l'ambiance était jeune et joyeuse. Sympa quoi, comme d'habitude ! Sous ce beau soleil, et les arbres avaient encore toutes leurs feuilles, l'ombre de la place était agréable, d'autant qu'en ce jour de fête, il y avait peu de voitures sur les avenues. Mon coeur se serra un peu à la nostalgie de l'automne, et je revis dans ma mémoire Nico et Perry, et aussi mes potes de Montpellier, tous encore vraiment plus des amis que des adeptes. J'entendis soudain dans ma tête, alors que je regardais la fontaine :

"Il doit toujours en être ainsi, mon gars !"

Je me retournai. Parmi les motards au bout de la place, une silhouette de belle prestance, sous son costume de cuir et son casque, venait d'arriver. Encore à cheval sur son engin puissant, je vis sortir, de cette imposante silhouette, une large main gantée. Elle se leva et me

fit un grand signe. Je ne distinguai pas le visage à travers le casque rouge, mais je me précipitai vers Jacques, car je l'avais reconnu.

Nos effusions furent homériques, et mon dos subit encore une avalanche de quelques claques solides.

"Alors, fit-il, tout sourire, en enlevant son casque, pas trop tristounet, chez ces fous de parisiens ?". Sa chevelure était toujours aussi indisciplinable.

"Tiens, j'ai une surprise pour toi !" lança-t-il moqueur.

Au même moment se gara<sup>1</sup>, parallèle à son engin, une autre puissante cylindrée à deux roues. Le chauffeur leva sa visière, et salua de sa main gantée l'adepte de Montpellier. Puis, très "classe", comme on dit, il se mit à ôter son casque, à enlever ses gants, et à se mettre à l'aise en tirant la fermeture éclair de son blouson, toujours à cheval sur sa machine. A ce moment, Jacques, en même position sur la sienne, me fit du pouce, et hilare, les présentations :

"Je te présente Fufu !"

Je tendis à mon tour la main, tandis que le trop sérieux motard disait, en fait à l'adresse de mon pote, et sur un ton quelque peu ironique :

"x est mon prénom, mais Fulcanelli est mon surnom, monsieur le chevalier Jacques de ccc ! Point n'est besoin d'estropier l'un comme l'autre !"

Sa voix était chaude, grave et curieuse. Je ne peux vous donner le prénom en question, car il me l'interdit, étant donné son anonymat toujours en vigueur. Pourtant, il prononça quelques mots à mon adresse tout en me serrant la main, un peu distant, et en lissant de l'autre ses longs cheveux :

"Enchanté de faire ta connaissance, cher camarade, et cher taupin !"

Il voulait dire par là qu'il avait fait l'X (Polytechnique) comme moi. J'allais, bien qu'intimidé par ses manières, lui poser quelques questions (au moins sur sa barbe jeune et non rasée, c'était à la mode à

---

<sup>1</sup>garra

l'époque !), lorsque je le vis faire un sourire et un grand geste à quelqu'un derrière moi :

C'étaient Nico et Perry, alias Andrée, qui étaient tout sourires de nous voir. Ils commencèrent par l'entreprendre simplement, malgré l'invite au baise-main à la jeune femme, et posèrent quelque question à brûle pourpoint :

"Alors, comment va ton frère en Espagne, et ta femme ?"

Et le nommé Fufu tourna quelque peu la tête vers moi avec méfiance, puis, fixant à nouveau Nico, poursuivit, comme seul un jeune hidalgo pouvait le faire :

"Bien pour lui, mon cher Nico ! Ma Dame se repose, quant à elle, dans notre grande maison sur la côte. Tu sais, la Costa Brava ! On a finalement accepté de vendre ce vieux palais andalou, qui nous rappelait trop de mauvais souvenirs de l'époque franquiste."

Mais je n'en sus guère plus sur le célèbre adepte, car une série de copains que je ne connaissais pas encore arrivèrent, et presque en même temps. On me fit les présentations. Il venaient de partout en France. Il y avait même un jeune anglais, blond et pâle. Evidemment, tous ces adeptes avaient choisi un aspect jeune, pas toujours aussi sportifs que Jacques ou Fufu, certes, car ils allaient presque tous à pied, mais l'ensemble faisait très gai et très joyeusement animé. Evidemment aussi, on bouchait le passage, nous, la quinzaine de gars ou de nanas. Tiphaigne fut la première à suggérer qu'on lève le camp.

Un pique-nique, vu le beau temps, avait été préparé. Bien sûr, Nico proposa le jardin près des Halles, et ce fut accepté de tout coeur et dans<sup>2</sup> une joyeuse unanimité. Il avait pas mal d'audience, l'ancien gratte-papier de Saint Jacques de la Boucherie !

Les trois ou quatre motards partirent en avant avec leurs engins. Tout en discutant, nous, la "piétaille", on partit à travers le centre de Paris pour les rejoindre. Cela faisait un peu irréel, je l'avoue, toute cette bande de joyeux drilles, qui parlaient de stratégie de jeu, de technique alchimique, et autres choses, avec des mots qui me dépassaient

---

<sup>2</sup>dasn

un peu. J'étais encore, là dedans, le fameux troisième larron, le malheureux de la vision des blagues selon Sacha Guitry. Et j'étais intimidé grandement. N'étaient Jacques et Nico de part et d'autre, cela m'aurait même gêné. Heureusement que je m'intégrai vite. Passé la Seine, je rigolais même aussi fort que les autres.

Le point choisi était le fameux "mons victorialis" près de saint Eustache. Déjà les autres, dont Jacques et Fufu, attendaient avec une partie des nappes et des victuailles. Tout le monde arriva sur les lieux, dans les rires et les plaisanteries, et tout fut prêt rapidement. Je remarquai à ce propos la grande habileté de Fufu à ouvrir les bonnes bouteilles. Il sourit :

"Ouais, plus facile quand même que de finir le grand-oeuvre en voie sèche !"

On demanda à Nico, lorsque nous fûmes tous assis dans l'herbe, tandis qu'au loin une ardente partie de foot se déroulait dans les cris et les rires, on demanda à Nico d'entamer les agapes, mais il proposa plutôt Denys, le plus ancien d'entre nous. Soudain, tous devinrent plus graves. Tandis que les plats du hors d'oeuvre passaient, l'adepte partagea le pain. Et, Dieu me pardonne, exactement comme à la Liturgie de la Messe, il prononça, à ce moment précis, les paroles de la Consécration !

Je me sentis apeuré, car, vu les facultés<sup>3</sup> de mes chers copains, une messe, une liturgie avec eux, cela voulait dire plus, pensai-je, et plus fort que d'habitude. J'avais encore dans la tête les trop profanes repas liturgiques des tout premiers chrétiens, et les avertissements de Saint Paul à ce sujet. Je ne voulais pas tomber malade à cause d'un sacrilège, moi !

Mais le repas, assez doux et gai selon les sourires et les regards qui s'échangèrent, se poursuivit sans aucun problème. Quelques bons mots intelligents et poétiques furent même applaudis. Le vin et la bonne chère tournaient bien, quoique modérément. A la fin, après un bon dessert, Denys reprit son verre à pied, une grande coupe qui avait servi pour des fruits, en fait. Il la remplit d'un beau grenache, la bénit, la leva au ciel (et personne autre que nous ne remarquait ce rite, tout à la partie de foot en bas, sauf un jeune homme assis au loin, qui regardait plutôt les joueurs),

---

<sup>3</sup>facultes

et le rite se poursuivit, ou plutôt reprit, si on pense aux paroles de la suite de la Liturgie de la Messe dites alors à ce moment. Mais<sup>4</sup> tout était fini, en fait. Un silence doux et très beau se fit, et dans le recueillement. Je savais qu'un chant commun naissait de tous les coeurs. Le moment était sublime de paix profonde, profonde, de plus en plus profonde. Epiclèse ! songeai-je. Je regardais autour de moi, le ciel, le paysage, et je ne pouvais m'en empêcher, tant la simplicité du rite était parfaitement intégrée avec le lieu et l'heure.

Les joyeux joueurs de foot eurent alors un moment de contestation. Or, au lieu de se disputer, ils demandèrent l'arbitrage du mystérieux jeune homme. Ils reprirent ensuite, encore plus dynamisés, leur importante partie. En vérité tout me paraissait simple et beau. A ce moment, le jeune homme approcha un peu et passa, là bas au loin, comme pour repartir. Il m'adressa un regard, que je reconnus à sa tendresse et qui me fit fondre. C'était celui du cavalier de ma vision céleste. Je sus alors que c'était Lui, le Maître, parmi nous, en chair et en os ! Il sourit, et je ne craignais rien : c'était un ami pour moi, et un ami pour mes amis. L'Ami. Il fit alors un grand geste de son bras, là bas, et tous répondirent joyeux, en riant. Soudain, Il vint d'un coup. Il était là. Il sourit à tous et tous l'accueillaient avec naturel. Puis, comme il était venu, Il disparut à nos yeux soudainement. Je ne sais si c'était plus loin, à côté, ou au dessus. Il disparut simplement, parce que toute la scène s'était simplement déroulée. Denys dit alors de sa voie forte :

"Pensons à tous ceux qui sont tombés un jour, et attendent de Lui, de nous, une aide, et gardons les toujours dans notre coeur, jusqu'à ce jour qui viendra sûrement et dont nous ne savons pas même l'heure."

Je sentis alors comme un espoir, au dessus du sommeil figé de la nuit. Et tous les morts, je dis bien, tous les morts, depuis les âges incompréhensibles, jusqu'à la seconde dernière, se firent un bref instant attentifs et "espérables" (je ne peux le dire autrement). Puis la paix redescendit, et la nuit ne s'anima plus. La bande de jeunes se regarda avec des sourires, et recommença à remuer. Les rires, les gestes et les plaisanteries recommencèrent, tandis que la coupe passait de l'un à l'autre.

---

<sup>4</sup>MAis

Après, bien après, il y eut des commentaires techniques sur "le travail alchimique de cette liturgie". Moi, j'étais en retrait, songeur. Ce qui devait arriver arriva :

Paf ! Une claque dans le dos, et Jacques de déclarer :

"C'était pas trop décontracté, mais on ne peut faire guère mieux sur cette terre. Tu verras plus tard, je l'espère, comment sont les rigolades, là Haut !"

Je voulus comprendre un peu mieux :

"Mais comment tu peux le savoir, toi ?"

"Je l'ai vu une fois, il y a longtemps, juste après ma mort. C'est fantastique ! On ne peut le dire. Difficile d'en parler. Ca se chante. Et ne même temps c'est le boulot, pour eux, pas les harpes ! Enfin, pas si souvent que ça, la zique !"

"Moi, je n'y ai eu droit qu'une fois. Euh, de les voir, quoi ! Certains qui sont ici aujourd'hui, y sont tout le temps, et en même temps sont à la fois, comme nous, les adeptes, et plus que nous, sur la terre, et au ciel."

C'était très nouveau pour moi, et en même temps pas si scandaleux que cela. Cependant, le plus inattendu fut sa dernière déclaration là dessus, celle qu'il me fit en me serrant très fort, en me secouant comme un prunier même, et en me regardant droit dans les yeux, comme il avait l'habitude de le faire dans les cas importants :

"Ecoute bien : *Il n'y a pas de solution de continuité entre le ciel et la terre, absolument pas !* Entre les saints, les grands, les vrais constamment près du Maître, et les hommes, même les plus grands salopards, les vivants ou les morts, il y a tout un peuple libre et joyeux qui s'entraide : depuis le petit gars qui file la pièce une seule fois dans sa vie et qui n'a rien compris, ou celui qui se dévoue pour une cause juste, jusqu'à des gens comme toi, nous, ou mieux encore. Cela va jusqu'à Lui, le Maître. Dire le contraire est un péché, un des plus grands péchés peut-être !"

"Et puis comme tu le sais, il n'y a pas de grands, de meilleur, de plus célèbre là dedans : on s'en fout éperdument de ça ! Tu écoutes ce que je te dis ? *Nous n'aurons jamais de repos avant que le dernier des tordus ne revienne de lui-même à la lumière.* Enfin, si on nous en laisse le temps !"

Mais les adeptes avaient fini de célébrer, à leur manière, cette journée de Toussaint et, déjà, certains commençaient à partir. On me serra chaudement la main ou on m'embrassa, me souhaitant une bonne continuité. Quand vint le tour de Nico et d'Andrée, je voulus leur poser une question avant leur départ :

"Pourquoi ai-je pu venir aujourd'hui avec vous ?"

La réponse fut toute simple, à mon étonnement :

"Parce que tu es Son ami, et qu'on t'aime tous, nous aussi !"

Je restai sans voix tandis qu'ils parlaient. Ne demeurait plus que Jacques, lequel me ramena (sans casque !) jusqu'à Saint Michel. Tout le temps du trajet, qui se fit sans encombre, l'étrangeté de la situation me sautait réellement aux yeux : Un adepte montpelliérain en moto, me ramenant derrière lui, ici à Paris ! La séparation fut "à rallonge", tant je souhaitais en retarder l'échéance. J'eus ainsi des nouvelles de tout le monde, là bas dans le sud, et sans oublier Théo :

"Pfuu ! Il est costaud, le frérot ! Dur à avaler, oui ! Je ne sais pas si on ne va pas finir par l'expédier, lui aussi, à la bande à Denys et Nico ! Michel et les deux autres sont plus, euh, habituels ! Tu te chargerais de sa formation, au frangin ?"

Et j'acquiesçai, bien sûr, quoique ne voyant pas encore comment, ni avec quelles forces.

"De toutes façons, occupe toi de ton boulot. Ca viendra en son temps, tout ça !"

Et finalement, ce fut la dernière embrassade. Et retentit la dernière claque sur l'épaule. Il me quitta soudain, avec un "A plus tard !"

L'automne me quitta aussi après ce jour mémorable, tandis que le froid début de l'hiver parut. Les nuits devinrent plus grandes et les

jours de plus en plus gris. Quand Noël approcha, je commis, selon l'expression consacrée à Montpellier chez les neuf, je commis l'ouverture de ma matière. J'étais ainsi prêt de toutes façons quand le stage commença.

Je repris donc les habitudes de l'année passée, avec une ambiance quand même plus sympathique. La seule vraie différence, sur le plan d'en bas, était Paris, et les trajets en banlieue. Par rapport aux choses invisibles, rien ne se déclencha, tandis que mon travail au ballon (de vers à moi !) se poursuivait. Je finis même par croire que rien d'égrégoriquement spécial ne pouvait sortir de l'Ecole où j'étais. Pas de messages subliminaux, pas de louches individus, ou de programmes à allusions cybéliennes, pas de coups d'astragales. Un monde simple, quoi !

Tout commença avec le jour des Cendres, où, d'un coup, le travail intérieur reprit. Mon niveau de conscience avait remonté à son niveau antérieur, et même plus. Mais ici, dans ce stage, tout le monde faisait les choses par l'inconscient. Certes, quelquefois savamment ! Je me dis qu'il ne faudrait peut être pas grand chose pour les pousser à rendre conscient leur processus. Un adepte, dans l'invisible, me l'interdit sévèrement.

Pour moi, c'était clairement conscient, parfois inconscient mais très cohérent, toujours. C'est alors qu'un processus formidable se mit en place, même, cette fois, au plan physique, et monta, monta. Ainsi mes facultés de voyance et de guérison s'accrurent. C'est pourquoi, une fois, je pus faire, mi volontairement, mi involontairement, un léger déplacement spatial, de ma chambre à la rue, où je fus d'ailleurs copieusement arrosé par la pluie. Mais je ne pus le répéter. Autre chose encore. Les cybéliens employaient une autre méthode "d'espionnage" maintenant. Il y avait deux méthodes bien distinctes.

La première faisait dans le genre "ratissage" large. Voici comment ils opéraient :

Ils conditionnaient des fanatiques religieux, et mettaient en eux un processus d'observation, rapace de tout fait égrégorique ou spirituel, détectable par le moyen d'une tache de fond inconsciente, et qui ne se déclenchait que lorsque ces gens téléphonaient. Vous approchiez d'un de ces "ortho-praxes" discutant avec la famille outre-mer, et soudain, à leur

*insu même*, un peu de la façon que Jacques avait employé avec moi (mais Jacques a toujours employé cette méthode, lui, en demandant au préalable l'acquit de la conscience de celui qui allait servir à la fois d'éclaireur, et de relais, aux oeuvres de lumière), pour "pomper" les données de Pradal dans le stade, mais en nettement plus fruste, et sans aucun critère de liberté, vous vous sentiez, à l'approche de ces cabines téléphoniques, dépouillé de quelque chose de vous même, ce "quelque chose" était ensuite remis discrétos à sa place, "en loucedé", comme pour une copie, lors d'un vol de documents par un barbouze exécuter de basses oeuvres.

Les cybéliens avaient en effet trouvé, à l'époque, un moyen physique pour relayer les transports des êtres psychiques par le moyen du vecteur électrique, en dessous même du support téléphonique. (Si le côté scientifique vous intéresse, cela se fait par le moyen de la technique dite des "émissions dues aux formes". Par ailleurs, de soi-disantes "sautes" de courant, au moment crucial des sautes d'humeur des héros de certains films, aux grandes heures d'écoute, ou durant les discours politiques, ainsi que les petits bips sonores, presque imperceptibles, ponctuant certaines phrases, ou slogans subliminaux, clefs majeures lancées insidieusement par les directeurs de com. des dits hommes politiques, souvent à leur insu, d'ailleurs, comme des bugs informatiques, ce sont les moyens que nous avons reconnus parmi les plus pernicioeux employés par les cybéliens. Nous déconseillons expressément aux services spéciaux d'utiliser ce genre de technique : ce serait l'équivalent de mettre, çà et là, à la voûte, des pétards de 14 juillet, à l'intérieur même d'une sablière.). Et cela pouvait repartir ainsi partout dans le monde, et de manière sélective encore. Jamais vu ça, et aussi précis dans le "magico-technico-moderne" ! L'entrée du métro à<sup>5</sup> certains endroits, les abords des cabines publiques des gares, tous ces points névralgiques, me devinrent de plus en plus<sup>6</sup> pénibles, car je sentais, dans ces lieux ou à leur approche, comme si mes "secrets" techniques étaient pompés. Il me fallait absolument un casque, pour empêcher les fuites. Je finis par trouver le truc du walkman en permanence dans les oreilles. Techniquement, cela consistait à traiter le mal par le mal. (Utiliser le matraquage insidieux des égrégores de certaines chaines de radio pour compenser la

---

<sup>5</sup> métro à

<sup>6</sup> en plus

télépathie forcée des "ortho-praxes" de certaine religion, télépathie forcée par la fameuse "tache de fond", virus insidieux des communicants qui ne faisait d'ailleurs pas que ces dégâts, pour eux mêmes, pour les média).

La seconde de leurs méthodes était moins aveugle et donc plus dangereuse d'autant. Mais la méthode du "casque walkman" marchait là aussi, il fallait seulement l'y adapter. Voici le truc qu' "ils" employaient là :

Un cybélien (de niveau plus que moyen quand même !) voulait-il savoir, par hasard, si un de ses adversaires était dans le wagon ? Il suffisait que le "technicien" se branche sur deux ou trois personnes se parlant, et les pousse à faire une sorte de récepteur radio tous canaux, en balayage systématique des fréquences. (C'est une image !). On choisit ainsi deux ou trois malheureux pour les forcer à faire un récepteur astragaliq, par le moyen de leur libre conversation. A travers la manipulation de l'inconscient de ces gens, toutes sortes de types de vocabulaires et de conversations étaient, en fait, lancés, sans qu'ils s'aperçoivent de ces impulsions. (Et le surgissement<sup>7</sup> forcé de sujets de conversation tous azimuths, ce n'est pas précisément laisser s'installer une "libre" conversation). On finissait alors par accrocher à la perception, la mienne ou celle de tout autre joueur ou joueuse, de classe nettement au dessus de la moyenne, mais plus précisément ceux qui font tout par l'inconscient, donc en voie humide. Un mot finissait bien par renvoyer à un concept précis, dans mes préoccupations du moment. Et alors, là, c'était vite fait ! Comme si le "scanning" automatique des stations venait enfin de se stabiliser, tout ce que je pensais sur mes actuels problèmes alchimiques confidentiels était débité en une sorte de gazouillis<sup>8</sup> translatif, par ces gens. On finit même, une fois ou deux, par me repérer physiquement. J'en subis les conséquences concrètes, physiques. Mais, avec le casque, je n'entendais plus rien de ces conversations pièges, et donc plus rien n'accrochait plus.

En fait cela m'arrivait parce que je ne savais pas encore bien secrèter<sup>9</sup> des anti-virus, et les envoyer, en tache de fond, dans mon

---

<sup>7</sup>sugissement

<sup>8</sup>gazouillis

<sup>9</sup>secrèter

cerveau, pour lutter contre ces virus étrangers et malfaisants. Je ne le sus que plus tard, cette méthodologie d'anti-virus correspondait à la voie humide alchimique. Je ne parle pas ici des primaires méthodes de suggestion personnelles, genre Coué, Lefébure et autres.

Parallèlement à toute cette lutte contre ces idioties, je sentais que mon corps était, en quelque sorte, plus à l'écoute de moi-même qu'auparavant. Je ne sais le nombre de crises de foie que je stoppai net ainsi, ou plutôt en dissolvant rapidement les boues hépatiques du canal colédoque, simplement par le désir de guérir, d'être bien. C'était particulièrement curieux, mais j'arrivais assez facilement, maintenant, à provoquer un léger mais net bronzage sur mon visage, puis à le faire disparaître, en trois jours, et ce sans absorber de médicament spécial, et sans qu'il n'y ait de soleil (en cette saison à Paris, tout ça n'était pas facile !)

Pour comble, le même processus de voie brève que j'avais vu l'an dernier, à la même époque, se mettre en place à Montpellier, à partir du jour des Cendres, reprenait ici aussi, tout en s'harmonisant tout seul, peu à peu, avec mon travail en voie humide. Je sentais dans tout ça l'aide invisible de tous les potes parisiens, et parfois aussi, ponctuelle, celle venant du sud.

Vint un week-end où je fus seul, et qui correspondait au fameux vendredi soir des dix jours "terribles". J'avais, malheureusement pour moi, mis la télévision. Commençait un mémorable match de foot, prometteur au demeurant. Alors, dans l'état de surconscience où je me trouvais, je vis - et c'était encore une opération d'astragale - à l'insu donc des joueurs ! Comme aux temps sauvages de la guerre de Troie, où les héros se défiaient, pour ne pas dire s'insultaient, et où l'issue de leurs joutes entraînait la victoire ou la défaite de tout un camp entier, sur un seul combat personnel (on appela cela plus tard des "ordalies"), des enjeux énormes se cachaient derrière ce combat. Mais, la seule différence avec les paladins d'autrefois, c'était que les "héros" n'étaient pas conscients du véritable "trophée" que représentait la coupe de la réussite ce soir là. Et cela, cela seul peut-être, signalait l'opération de ténèbres en cours, et non pas de lumière, dès que l'arbitre siffla le début du match.

Avec des techniques semblables à ce qui se passa dans mon ancien stage cybélien dans le midi, je vis, au-dessus du stade, les égrégores en

contestation. Et il s'agissait de deux groupes de partis politiques nationaux. Puis, en cherchant plus haut, je vis, au dessus, comme en couches successives, deux groupes rivaux, pas très clairs eux non plus, qui se chamaillaient sur la ligne directive de l'Europe communautaire. Et, toujours plus haut, alors là, nettement glauques, eux, deux associations de brigands internationaux, cachés, puissants, et impitoyables.

A ma surprise, tous ces égrégores, se tournant subitement vers moi, me reconnurent, je ne sais pourquoi, un statut de "grand régulateur", et voulurent que j'accomplisse pour eux la tâche des grands héraults d'armes du moyen-âge, celle dont excellèrent bon nombre de mes ancêtres responsables de leur ville et de leur contrée. Ras le bol, de la politique ! me dis-je, voyant venir le coup fourré.

Or, comme j'avais bien grandi en stature depuis ma naïve bonne volonté de l'année précédente, j'utilisai alors une technique que Jacques m'avait montrée dans un tout autre domaine, mais pouvant s'appliquer ici. Un des groupes s'adressa réellement pourtant<sup>10</sup> à moi dans l'invisible. Je le fis attendre par un leurre de moi-même. Puis j'attendis, et cela vint vite, que l'autre adversaire de cette "pile" de camps fasse de même que le premier. Le leurre, ici, fut un peu plus difficile à élaborer, mais j'y parvins tout de même. Il me suffit ensuite de confondre les deux "leurres" en un, pour que les deux adversaires, croyant toujours s'adresser à moi, se parlèrent directement. Je les avais donc renvoyé dos à dos, d'office et sans qu'ils le sachent ! Ils se parlèrent longtemps, de cette manière, de leurs problèmes, sans plus s'occuper de rien d'autre du monde extérieur. Je me dis, en rigolant du bon tour : "Pourquoi ne l'avaient-ils pas fait tout seul, au lieu de casser les pieds à de braves sportifs, et à l'âme intime de milliers de supporters, en voulant détourner, à leur profit égoïste et nombrilaire, les égrégores télévisés ?"

C'est pourquoi le match put se passer vraiment à la loyale. Et, durant tout le temps que les bavards réglèrent leurs<sup>11</sup> comptes, apparemment à l'amiable, je fus très attentif à ce que rien ne dérangerait la vraie partie, qui devait rester courtoise et loyale. Elle le fut, croyez moi ! C'était cette année là où, en action de grâce, la même équipe victorieuse que ce soir là, mais en un autre grand match, national celui-là, vint à la

---

<sup>10</sup> Pourtant

<sup>11</sup> lerus

fin du printemps déposer l'hommage de sa joie au grand Saint Michel, à la fontaine de Sa Place au coeur de Paris. Les journaux et la télévision en ont parlé. J'ai vu sous mes yeux ce soir là, cette liesse des jeunes supporters (au demeurant des deux camps, car ce second match avait été fort beau. C'est cela, la courtoisie sportive : la joie commune aux deux camps enfin retrouvés. Je vous demande un peu : pourquoi la conclusion du choc des différences devrait toujours se terminer par le meurtre d'Abel par son frère Caïn, ou par l'assassinat<sup>12</sup> en règle de Rémus par Romulus ? Les retrouvailles "brothers in arms" d'Esau et de Jacob, ou bien le mutuel sacrifice de leur immortalité, par Castor et Pollux, ne feraient-il pas meilleur exemple ?) Oui, la joie s'y épanchait vraiment, ce soir là, et c'était sain et beau. Mais pourquoi donc les autorités interdirent-elles, pour des prétextes prétendument de sécurité, les épanchements de joie, et que, désormais, l'enthousiasme populaire ne pourrait plus se répandre en ce lieu consacré par les adeptes à l'alchimique réconciliation des contraires ?

Mais ,en ce début de porte du printemps, mes soucis étaient autres. Lorsque le moment fut venu, je trouvai assez simplement la technique qui me permettait de me faire tout seul la "petite mort". Pas<sup>13</sup> de Hara-kiri dans tout ça ! Cela se fait sur une barque alchimique. Et puis survient la noyade, la vraie, l'hermétique.

Auparavant, les anges chargés de ce travail, qui furent quatre, et à qui je n'avais pas ordonné de venir, vinrent de le propre chef, et avec<sup>14</sup> un dévouement immense, touchant, m'assistèrent dans<sup>15</sup> toutes ces opérations. L'un d'eux fit même, en quelque sorte, le "tailleur", et me proposa le "costume" de chair que je préférais à mon réveil de la mort, car, disait-il :

"C'est plus facile de maîtriser sa propre chair lorsqu'on a envie de sa forme. Après, toutes les autres te seront possibles à ton choix. Mais il faut un certain temps pour l'apprendre. C'est pourquoi beaucoup d'adeptes demandent l'anonymat dans cette période, après l'événement, et restent un temps, qui peut aller d'une semaine à des mois, avec une apparence tout à fait différente. Ensuite, ils peuvent se montrer comme ils furent avant,

---

<sup>12</sup>l'assinat

<sup>13</sup>PAs

<sup>14</sup>etavec

<sup>15</sup>m'assistèrent dasn

ou autrement encore. Alors l'anonymat n'est plus utile, excepté quelques cas."

Je mourus<sup>16</sup> donc réellement<sup>17</sup> cette nuit là, et ce n'était pas un suicide. Mais je ne réussis pas le grand oeuvre en mode bref et humide pour autant, cette année là.

Ceci s'explique fort bien. Je le compris, avec facilité même, au bout de quelques jours. Le neuro-transmetteur qui est, avec un autre toutefois, (que je garde secret, celui-là, vous comprendrez pourquoi), le neuro-transmetteur en cause dans cette délicate opération, c'est la phényl-éthyle-amine (la P.E.A). Un produit naturellement sécrété par le cerveau, je tiens à le dire ici, pas un artifice cybélien, et autre débilité équivalente. (A vouloir rentrer, tel un voleur, non par la porte, mais par la fenêtre !...) Le neuro-transmetteur P.E.A naturel du cerveau, permet, pour l'homme "normal", de gérer déjà les situations de nouveauté. Il apparait en effet dans toute une série de situations semblables. Il crée une impression de plaisir, et du bien-être, voire même de soulagement, lorsque, par exemple, on prend sa voiture un beau matin de début de vacances, lorsque un changement de vie brusque, tel un divorce, survient, ou quand on va sauter en parachute. Les plongeurs sur les hautes planches de piscines en été, peuvent expérimenter sur eux-mêmes ce dont je parle. Le lien avec les glandes sexuelles et quelques autres leur sera évident. Mais il arrive souvent que, si les plus audacieux dans leurs prestations de chute dans le vide, avant l'eau salutaire, sont les êtres qui arrivent à trouver rapidement leur compte avec la P.E.A, les plus timorés sont ceux qui sont nés avec une mauvaise gestion de cette substance naturelle. Dans ce cas, ils deviennent sujets au vertige, souvent, alors que pour les premiers le vertige est un plaisir.

En alchimie, on révèle quelquefois cette clé par l'image du prétendu fou-dingue qui se met un récipient sur la tête. "Il fait le sot" dit-on. En fait, "il fait ou a fait le saut".

Car ces même processus cérébraux sont à l'oeuvre dans notre mort, la mort, qui est en fait le seul vrai moyen salutaire que le Maître nous ait montré pour s'en tirer, du "grand saut". Mais Son aide, pour une raison

---

<sup>16</sup> mourrus

<sup>17</sup> rellement

que j'ignore, ne se fera à tous, dans la plénitude de ce sens, qu'au "Jugement Dernier".

Et moi, eh bé, j'avais le vertige, la trouille quoi ! C'est pourquoi mon passage fut pour cela un échec. Zut de zut ! Tout était ainsi tombé à l'eau ! Malgré un an entier de préparation !

Je me réveillai pourtant le lendemain sans encombres. Et, en me précipitant à la glace de la salle de bains, je vis, bien sûr, mon ancien visage. (pas celui que j'avais commandé au Père Noël !). Mais, malgré tout, le processus n'avait pas tout à fait "queuté". J'en gardais, et je le sus rapidement les jours suivant, j'en gardais un moyen de maintenir la vigueur physique de mon âge actuel pendant de longues années, et même j'eus la permission de recouvrir des choses que je n'avais jamais eu, point de vue physique. Tout le monde commença, à partir de ce jour, à me donner systématiquement dix ans de moins. Je gardai bien de dire pourquoi, tout en lançant malicieusement à qui pouvait le comprendre : "j'ai trouvé la fontaine de Jouvence !" Mais cela ne m'empêchait pas, certes, de tomber malade, ou d'avoir des coliques ou autres crises de foie, et nausées de mal de mer !

Voilà, voilà ! Il me restait donc, la queue basse<sup>18</sup>, à poursuivre maintenant la seule voie qui me restait : l'humide, sèche et brève à la fois. J'étais condamné à cette seule solution, vu ma faiblesse au vertige, que j'ignorais (je puis vous dire que, depuis, je me suis soigné vigoureusement au saut à l'élastique, merci !). Mais je n'avais pas le "truc", cette fois, dans cette nouvelle voie, et personne, ni dans le livre, ni ailleurs, n'en parlait. Evidemment, pas d'adepte à l'horizon, dans ces cas là ! Durant tous mes trajets entre mon nouveau stage à Paris, et le Monestier en banlieue, pas le moindre bout d'un saint phylactère hermétique, rien ! J'essayai même de me glisser dans le labyrinthe parisien à partir de Saint Michel, une fois ou deux, le soir, mais je fus bouché dès les premiers dix ou vingt mètres de la rue saint André des Arts. Quelqu'un y avait mis une grille à mon intention, dans l'invisible. A d'autres aussi, sans doute. Coincé encore une fois ! "Debrouillaou tout seul" telle était ma sereine devise du moment.

Mais mes prières furent exaucées, et ce d'une façon inattendue.

---

<sup>18</sup>base

Une nuit, vers Pâques, je rêvai. J'étais dans une petite chapelle qui avait assez la forme de celle de l'église orthodoxe de Montpellier, voûtée et gothique comme elle. Je vis d'ailleurs, debout, tenant un cierge allumé, le peintre qui y avait fait les fresques. A côté de lui, assis, se tenait en costume noir des moines d'Orient, comme à l'Athos, un homme barbu que je reconnus. C'était l'ermite qui m'avait appelé pour lui parler, pour me voir, sur le sommet de "Agion Oros". Il me dit en me regardant droit dans les yeux, mais avec un bon sourire :

"Va donc ce jour à la cathédrale !"

"Laquelle ?" demandai-je. mais je n'eus, pour toute réponse, que le mouvement de la main du vieux peintre de la chapelle de Montpellier, me donnant son cierge. Et je compris, pour cela, de quelle cathédrale il parlait.

Me dressant alors lentement de ma couche, et frappé par ce rêve de l'aube, très net au demeurant, je me mis à réfléchir. Je ne devais pas être assez réveillé, voyez-vous ! Soudain, je me frappai le front. Je venais en effet de me rappeler ce que j'avais totalement oublié, pour des raisons bizarres d'ailleurs, comme un par blocage de distraction. Oui, j'avais oublié que ce jour était celui des Rameaux !

Mais il était encore temps de prendre le train de banlieue, et d'arriver en la cathédrale orthodoxe à Paris. Il y en a plusieurs d'ailleurs. Celle-là, cela faisait des années que je ne l'avais pas visitée.

C'est qu'il y avait toujours autant de monde pour les grandes fêtes. J'arrivais à un moment où les fidèles agitaient des palmes ou des rameaux de buis et d'olivier, en chantant "Hosanna au fils de David !". Cependant, comme le chant me plaisait, et parce que j'étouffais un peu, là, presque devant la porte, où je voyais d'ailleurs pas grand chose, je voulus me rapprocher<sup>19</sup> du chœur, en me faufilant dans la foule. Je parvins, non sans mal, à mon but. Et enfin là, je m'assis sur le banc des partitions (je ne savais pas son contenu) juste sous l'icône de Saint Michel archange (je ne l'avais pas reconnue).

---

<sup>19</sup> rapprocher

Une jeune femme que je n'avais pas vue depuis des années, et qui vivait encore dans ma mémoire avec un de mes meilleurs amis, (c'était la dernière fois que je lui avait parlé), un jeune femme passa pour me demander la place, afin de récupérer un texte musical urgent.

Elle ne me remarqua pas, c'est pourquoi je lui dis, goguenard :

"Alors, tu ne me reconnais pas ? Que deviens-tu depuis tout ce temps ? Tu as quitté Arthur, n'est ce pas ?"

C'était Guenièvre, que les anges et les saints m'avaient ainsi mis sur mon chemin. Celle qui devint ma compagne.

Je ne le sus pas de suite, bien que j'aurais dû m'en douter. Après la liturgie, elle tint à ce que je l'accompagne chez elle. Et nous eûmes beaucoup de chose à nous dire ! Nous ne nous arrêta mes de parler qu'après deux journées entières. Nous n'avions pas vu le temps passer ! Elle habitait près des toits, dans un agréable appartement qui dominait tout Paris, et l'horizon était loin pour mieux embrasser<sup>20</sup> le ciel. La maison était ancienne, du XVIème probablement, et même peut-être avant. L'aile du bâtiment, où se trouvait la tour où nous nous tenions, avait été, je le sus plus tard, la demeure d'un alchimiste, "sponsorisé", au milieu du XVIIème siècle, par le mécénat éclairé de quelque grand prince du temps de la Fronde. Seules les mauvaises langues diront que les alchimistes vivent dans les caves ! Je finis, par la force des choses à quitter la banlieue, et à vivre en couple avec Guenièvre. Près des étoiles. Où nous fîmes ensemble de remarquables observations du ciel, tant diurne que nocturne.

Je crois que les deux années où nous vécûmes là furent parmi les plus heureuses de ma vie, malgré les problèmes matériels toujours présents. En effet, je finis par y établir mon athanor alchimique. Eh oui, Guenièvre pratiquait aussi la science d'Hermès ! J'aurais dû m'en douter, de ça aussi. Alors, nous poursuivîmes le grand oeuvre ensemble, et dès cette année là. Cependant, ce fut difficile, au début tout au moins, car nos énergies ne s'accordèrent que peu à peu. C'est pour cette raison que je ratai presque l'oeuvre de Pâques que j'avais tenté, cette fois, en mixte des trois voies. Toutefois, tout l'acquis précédent me resta quand même.

---

<sup>20</sup> ambrasser

Je me souviens bien de cette fameuse nuit Pascale : je me trouvais dans la chorale. J'étais écrasé par le monde qui débordait largement sur l'estrade, ne nous laissant que la possibilité de chanter en ayant les mains le long du corps, sans pouvoir, même, regarder nos partitions. Quand ce fut la distribution, la volée, dirais-je plutôt, des oeufs de Pâques, à la fin de la liturgie de la Nuit de la Résurrection, je reçus, et Guenièvre était près de moi. Je reçus un oeuf pratiquement sans faire aucun geste, car je n'avais rien demandé. Il me tomba dans la main, en quelque sorte, comme la lettre dans la boîte. Je vis alors ce que m'avait lancé l'évêque : l'oeuf était rouge. Je l'ai toujours gardé dans un tiroir en souvenir de l'événement : les saints agréaient ainsi notre union par ce signe, et c'était ce que j'avais demandé en secret dans mon coeur. (A ce propos, avec les saints et les anges, la demande de signes est utile si besoin est, et encore, dans les cas *urgents*. Mais la réponse de ces êtres n'est ni obligatoire, ni adaptée forcément à la demande. Au plan de Dieu seul pour nous, oui, pas toujours à l'idée très imparfaite que nous en avons. D'autre part, pas de confusion entre le psychique et le spirituel : L'aide des êtres lumineux n'a rien avoir avec l'astragale.).

Je fis tout de même attention en rentrant, à pied, de nuit, pour rallier notre tour d'achimistes, à ne pas recevoir de pot de fleur à la tête, de branche infernalement placée devant moi, de râteau subtilement dissimulé de tous, sauf de mon pied distrait. Bref, à ne pas m'ouvrir le front encore une fois. Mais ce temps là avait bien passé. Nous retrouvâmes notre oeuvre en voie humide dans le ballon de verre où nous l'avions laissé en partant à la Liturgie. Hélas, il avait maintenant une drôle de tête, vous pouvez me croire ! C'est pourquoi nous décidâmes, d'un commun accord, de continuer le processus jusqu'à Pentecôte. Ce que nous fîmes tous les deux.

Ce soir là, où l'été commençait à approcher, je réfléchissais. Il était presque trois heures du matin, et je n'avais pas sommeil. Guenièvre dormait, benoîtement, dans l'autre pièce, en son lit. Depuis la tour, le spectacle était magnifique, dans la nuit et le silence (relatif) de Paris. Tous les monuments ne se distinguaient plus, éclairés qu'ils étaient, par la faible lumière de la pleine lune, et qui les révélait malgré tout un peu. Quand, au loin, le dôme du Panthéon, à la silhouette imposante, finit par recevoir dans son clocheton l'astre des nuits, allant se couchant, je compris, soudain, la nature de mes relatifs échecs : C'est que mon

matériel n'était pas assez adapté à ce que je voulais faire. Ah, les habitudes de toujours travailler dans la voie sèche ! Seul un adepte, ou un bon alchimiste en tout cas, habitué à marcher sur la voie humide, seul un bon nautonnier pouvait me renseigner. Mais aucun adepte ne se manifestait. Comment faire ?

A ce moment là, il en fait toujours des comme ça, le frangin, le téléphone sonna et j'entendis :

"Allo la terre ? ici Neptune !" Pas de doute, c'était bien Théo !

Les événements se précipitaient aussi pour lui. Il venait de rompre avec sa nana, la médecin des fous, et il souhaitait donc quitter Montpellier. Je sentis derrière, et je rigolais pour cela, Jacques et les copains, derrière, lesquels avaient attendu patiemment que je me rétablisse dans ma nouvelle voie, celle du couple, pour me renvoyer le morceau, encore indigeste pour eux, du frangin !

"Oui, oui, c'est à peu près ça !" entendis-je de loin en ma tête, avec une image de grand sourire joyeux de neuf, non, de douze têtes connues.

Bref, le frangin fit vraiment une entrée fracassante lorsqu'il arriva chez nous en debut août, dans l'appartement de la tour. Je dis : fracassante, car tout naturellement, vu le niveau d'entraînement alchimique qui était à l'époque déjà le sien à Montpellier<sup>21</sup>, il fit valser quelques vases ou livres dans l'air sans s'en rendre compte, par pure télékinèse. (Marrant ! Je ne connaissais pas encore ce petit particulier). Mais nous priâmes vite qu'il fasse attention à son subconscient, à partir du moment où une grande étagère se déscella subitement d'un mur. Enfin ! Tout rentra dans l'ordre, d'autant, qu'assez rapidement (comment s'y prit il en plein le mois le plus creux de l'annnée ?), il trouva une chambre pour lui. Ce fut, évidemment, de tous les appartements de la rue, celui qui avait son entrée la porte en face de l'appartement où nous nous tenions, Guenièvre et moi, en ce même dernier étage de la maison. Mais le bouquet fut bien garni le jour même de la Saint Gilles, mon saint patron, et patron également de ma famille, lorsque Théo nous présenta sa fiancée Ariane, avec qui il vit vraiment depuis. Ainsi le tableau devint-il complet :

---

<sup>21</sup> Mntpellier

Deux couples d'alchimistes s'étaient installés dans les hauts de Paris. Et cela devrait vraiment chauffer pour le grand oeuvre l'an prochain. Gare aux cucurbites et aux ballons de verre !